

- Ainsi, vous décidez que je dois partir ?  
 — Je le souhaite.  
 — Et si nous devons rester longtemps séparés ?  
 — Nous prierons l'un pour l'autre, et nous nous resterons fidèles.  
 — Mais comment vivrai-je loin de vous ?  
 — Un amour plus pur nourrira votre cœur, un but plus haut vous soutiendra.  
 — Et si... vous veniez à m'oublier, à donner à un autre votre foi et votre main ?

Ici la jeune fille jeta sur son fiancée un long regard plein d'une inexprimable dignité, et, en même temps, de tendresse.

— Ah ! Raoul !

Ce seul mot, prononcé avec l'accent du cœur, fit baisser les yeux au jeune chevalier. Il soutenait une lutte terrible entre l'amour et le devoir. Après un moment de silence, il reprit :

— Et si la mort, enfin, venait à me frapper sur ces terres lointaines ?

— Eh bien ! je prendrais le deuil de la veuve, je consumerais ma vie dans les larmes ; mais je mourrais fière d'avoir été la fiancée d'un martyr de la foi d'un soldat de Jésus-Christ.

Raoul, dominé par cette généreuse raison, se recueillit un instant et dit :

— Roselle, vous l'emportez : je pars. Recevez mes adieux ! et... priez pour moi.

Il baisa la main de sa fiancée, y laissa tomber une larme, puis repartit aussitôt pour Louville.

Quant à elle, on dit que sa fermeté ne se démentit pas d'abord ; mais que, quand elle vit son noble et beau seigneur disparaître au fond de la plaine, ses yeux se voilèrent aussi de larmes. Elle songeait que peut-être ils ne se reverraient plus.

## VII

### L'ÂME D'UN SAINT

La ville de Chartres était dans l'allégresse ; jamais, de mémoire d'homme, pareil mouvement ne s'était manifesté dans ses murs. Des rois, pourtant, de grands princes, des Papes même l'avaient visitée. Ainsi, en 1118, le roi Louis-le-Gros venait offrir ses hommages à Notre-Dame de Chartres, et y déposait de riches offrandes. Ainsi Henri d'Angleterre (1) paraissait, le 13 janvier 1131, dans la glorieuse cathédrale, accompagné de ses hauts barons, et promettait, foi entière et obéissance au Pape Innocent II, qui chassé par l'anti-pape Anaclet était venu chercher refuge près de Notre-Dame de France. Déjà en 1104, un des prédécesseurs de ce grand Pontife, Pascal II, y faisait un voyage de dévotion, et y passait les fêtes de Pâques ; il y revenait en 1107. En 1106, Boémond, prince d'Antioche, un des héros de la première croisade, était venu y épouser Constance, fille du roi Philippe Ier. Et qui pourrait raconter combien d'autres événements de ce genre s'y étaient passés ?

(1) Henri Ier, surnommé Beauclerc, troisième fils de Guillaume le Conquérant.

Mais le dirai-je, ô glorieuse et catholique cité de Chartres ! en aucune de ces circonstances votre joie ne fut aussi grande, votre bonheur aussi pur, qu'au jour dont je parle. C'est que vous ne receviez pas seulement un prince, un roi, un Pape même : vous receviez un saint dans vos murs. Ce n'était, il est vrai, qu'un pauvre solitaire, un humble moine, portant sur ses traits amaigris l'empreinte de la pénitence ; mais ce moine était en même temps une âme très-élevée dans les voies du ciel, un vaste et noble esprit, un modèle accompli de vertus, le guide des Papes, l'arbitre des rois, la lumière de l'Église, le conseiller des peuples ; les miracles naissaient sous ses pas. Et quelle gloire, dans ces jours de foi, égalait la gloire d'un saint ? Qu'étaient les grandeurs de la terre à côté de celles que Dieu marquait au coin du ciel ? Quelle couronne équivalait à cette auréole brillante et pure que la religion posait sur le front de ses élus ?

Aussi essaierions-nous vainement de décrire l'allégresse qui remplissait les âmes, l'empressement avec lequel on décorait les rues par lesquelles le saint devait passer, et encore moins la multitude de barons, d'évêques, d'abbés qui affluaient de toutes parts dans les murs de la cité. Non-seulement la Beauce, le Dunois, le Perche ; mais l'Orléanais, l'Isle-de-France, la Normandie, le Berry, toutes les provinces voisines avaient envoyé l'élite de leurs chevaliers faire cortège au moine de Clairvaux. Entre tous brillait Suger, abbé de Saint-Denis, l'illustre conseiller de Louis de France, celui sur lequel allaient bientôt reposer les destinées du royaume. Ce grand homme s'était fait honneur d'accompagner le saint sur qui l'Orient et l'Occident avaient à cette heure les yeux fixés. Toutes les maisons étaient pavoisées, toutes les rues jonchées de fleurs, toutes les cloches en branle, toutes les églises en ornements de fête. Comme l'humilité de l'abbé de Clairvaux souffrait singulièrement de ces marques d'honneur, et n'avait rien épargné pour s'y soustraire, son intention eût été d'entrer en ville secrètement ; mais la renommée aux cent bouches avait tout divulgué, ou plutôt la piété des fidèles avait tout deviné. Ainsi des courriers, échelonnés sur la route, devaient transmettre les nouvelles de son approche. A peine en fut-on assuré, que le bruit s'en répandit dans la ville avec la rapidité de l'éclair. Aussitôt toutes les bannières de la ville se déploient ; tous les âges, tous les rangs, tous les sexes se confondent en une immense procession ; l'évêque dans ses vêtements les plus pompeux, les religieux, les abbés dans leurs costumes particuliers, vont au-devant de lui, chantant des hymnes de joie et de triomphe. Merveilleux ascendant d'un saint !

Ce fut au milieu de ce pompeux cortège, si coûteux à son humilité, que l'illustre solitaire fut conduit à Notre-Dame de Chartres. La vaste enceinte de la cathédrale ne put suffire à la foule qui se pressait. Là, le plus éloquent orateur de son siècle versa sur son magnifique auditoire tout ce que son grand cœur concevait d'ardeurs, de désirs, d'espérances, à l'occasion de la croisade qui se préparait. Un frémissement d'enthousiasme courut dans les rangs ; l'âme